

Chronique des falsifications

Arkadi Vaksberg

LE LABORATOIRE DES POISONS

De Lénine à Poutine

BUCHET • CHASTEL

Laboratoire des poisons ou falsifications à foison ?

NOUS avons déjà pris le journaliste russe Arkadi Vaksberg en flagrant délit de falsification grossière (1) lorsque, dans son *Mystère Gorki*, il évoquait une lettre de Lénine répondant à une protestation de Gorki et affirmait : *“La réponse de Lénine a été, comme la lettre de Gorki, enfouie dans des archives secrètes pendant des décennies : elle n’a ensuite été publiée qu’avec maintes coupures. A mon sens, c’est une des lettres les plus terrifiantes de Lénine, qui y exprime cruellement et brutalement des sentiments jusqu’alors dissimulés”* (p. 109).

Or cette lettre avait été publiée intégralement dans le tome 51 des *Œuvres complètes* de Lénine (pp. 47 à 49)... en 1965, et Arkadi Vaksberg en citait de simples extraits, avec des coupures qui n’étaient pas indiquées. Le n° 22 des *Cahiers du mouvement ouvrier*, qui signale cette petite manipulation, publie la photographie des trois pages du tome 51 des *Œuvres complètes* de Lénine (2).

Apocalypse now !

Choisissant la veine apocalyptique, Arkadi Vaksberg affirme dans son ouvrage *Staline et les Juifs* que Staline envisageait de mettre en œuvre sa version de la “solution finale” de la question juive (donc, l’extermination totale des Juifs), mais cela ne suffit pas à Vaksberg. Il prête à Staline (dont, certes, la politique

contre-révolutionnaire et sanglante ne fait pas de doute pour aucun des lecteurs de cette revue, mais cela ne permet pas de raconter n’importe quoi) un projet de solution finale pour toute l’humanité, promise par lui à l’apocalypse nucléaire ! *“Derrière la haine à l’égard des Juifs, l’objectif est clair : déclencher une nouvelle guerre (le caractère provocateur de l’explosion d’une bombe de faible puissance dans la cour de l’ambassade de l’URSS à Tel-Aviv était facile à déceler) (...), l’arme atomique n’y serait plus une riposte, mais utilisée en premier. Une guerre avec des slogans à la portée de tous : anéantir le mal planétaire (le capitalisme) et ses agents (les Juifs). Staline rêvait (sic !) passionnément de cela : il ne trouverait jamais de moment plus opportun”* (p. 246). Aucun fait concret ne confirme cet “objectif” (prétendument) clair. Ce délire suffit à invalider les affirmations de l’auteur sur la déportation et l’extermination des Juifs.

Dans *Le Laboratoire des poisons*, Vaksberg se surpasse et se dépasse. La liste de toutes ses falsifications emplirait la moitié d’un numéro de cette revue. Je n’en prendrai que quelques exemples.

Dès les premières lignes de son ouvrage, Arkadi Vaksberg donne le la. Il

(1) Arkadi Vaksberg : *Le Laboratoire des poisons (De Lénine à Poutine)*, traduit du russe par Luba Jurgenson, 252 pages. Buchet-Chastel, 20 euros.

(2) *Cahiers du mouvement ouvrier*, n° 22.

écrit en effet : *“La duplicité, l’hypocrisie et la démagogie, tels sont les traits distinctifs du régime communiste qui s’installe à partir de 1917 sur le territoire de l’ancien Empire russe.”* Et pour illustrer cet aphorisme, il ajoute : *“Qui luttait avec ferveur pour la liberté de la presse à l’époque du tsarisme et après sa chute ? Les bolcheviks, naturellement. Et qui, huit jours après avoir pris le pouvoir par la violence, interdisait tous les journaux de l’opposition, mettant fin à la liberté d’expression ? Les mêmes bolcheviks”* (p. 9). D’ailleurs, *“toute la carrière de Lénine ne fut que violence et terreur”* (p. 15), cette dernière phrase étant imprimée dans un chapitre titré : *“On n’a qu’à les égorger tous”* ! Rien que cela. De plus, *“la duplicité et l’hypocrisie de Lénine ne connaissaient pas de limites”* (p. 34).

Or, en novembre 1917, le Conseil des commissaires du peuple interdit uniquement les journaux du Parti monarchiste constitutionnel démocrate, dit parti Cadet, qui envoyait ses émissaires dans le sud pour aider les généraux monarchistes (Alexeïev, Denikine et autres) à lever une armée contre-révolutionnaire, qui commencera ses actions militaires dès le début de décembre. Un journal d’opposition comme *Novaïa Jizn*, de Gorki, paraîtra jusqu’en juillet 1918. Des journaux mencheviques paraissent, dans des conditions certes difficiles, jusqu’en 1920. A partir du moment où la guerre civile se déchaîne, la liberté de la presse est évidemment remise en cause par tous les camps en lutte, parce que, dans toute guerre ouverte, on interdit la propagande de l’adversaire : dès le 5 décembre 1917, l’ataman Doutov interdit la presse bolchevique à Orenbourg, ville dont il a pris le contrôle avec ses troupes. La presse bolchevique est interdite dans tous les territoires occupés par les blancs, où les militants bolcheviques pris en train de distribuer des tracts sont souvent purement et simplement pendus.

Dans le chapitre intitulé *“On n’a qu’à les égorger tous”*, Vaksberg écrit : *« Lénine préconisait de “pendre, fusiller et noyer en secret pour semer la terreur”, et ce partout, proposant de payer chaque fois cent mille roubles aux tueurs, dont*

les noms devaient rester cachés » (p. 17). Qui ne frémirait à lire ces lignes ? Or cette histoire des “cent mille roubles”, je n’en ai trouvé qu’une trace (admettons qu’une m’ait échappé...). Voici dans quelles circonstances, que Vaksberg efface pour mieux transformer un événement donné en méthode .

Nous sommes pendant l’hiver 1920-1921. Les négociations de paix avec la Pologne interdisent à l’Armée rouge tout mouvement dans les régions en cause. Un ancien officier engagé dans l’Armée rouge, passé en 1919 chez les blancs, Bei Boulak-Balakhovitch, a formé une bande installée en Pologne et en Lettonie.

Au cours de ses incursions plus que tolérées par les gouvernements baltes et polonais en Biélorussie, la bande se déchaîne contre les Juifs, auxquels ses membres coupent le nez, tranchent les mains et les pieds, qu’ils égorgent, éventrent, roulent dans du fil de fer barbelé, écorchent vifs, pendent aux arbres, après avoir violé puis brûlé vives vieilles femmes et fillettes.

Une fillette a été violée par 34 soldats successivement. Les soldats ont violé une femme de 60 ans, puis l’ont arrosée d’essence et brûlée vive. Les violeurs ont coupé les pieds d’une jeune Juive qui leur résistait, égorgé son père et son frère, puis brûlé sa maison. Ligotée par les discussions d’armistice avec les Polonais, l’Armée rouge ne peut poursuivre les tueurs au-delà de la frontière.

Un jour de novembre, Lénine, recevant un rapport sur les exactions de cette bande et furieux de son impunité, propose un plan expéditif, qui suscite l’indignation d’essayistes en revanche totalement muets sur les pogromes de Boulak-Balakhovitch. *« Sous l’aspect de “verts” (nous leur mettrons tout sur le dos après), nous nous enfoncerons de 10 à 20 kilomètres et nous pendrons des koulaks, des popes, des grands propriétaires fonciers. Prime : 100 000 roubles par pendu »* (3).

Ce plan désespéré et irréalisable restera sur le papier. Quelques jours plus tard, un régiment de l’Armée rouge sur-

(3) Lénine, *Œuvres complètes*, tome 52, p. 173.

prend la bande en Biélorussie et l'anéantit.

Vive la rumeur !

Des naïfs croient peut-être que le travail de l'historien consiste à étudier les documents, à vérifier leur fiabilité, à les confronter avec les témoignages oraux qu'il est possible de recueillir, et dont il faut tout autant, sinon plus encore, vérifier la fiabilité et la vraisemblance (tant la mémoire est capricieuse et la vanité personnelle infinie...), en s'interrogeant sur qui dit quoi à qui, quand et pourquoi, en multipliant les recoupements et en tenant le plus grand compte des circonstances dans lesquelles un événement s'est passé.

Arkadi Vaksberg, au début de son ouvrage, informe son lecteur que tout cela est à peu près inutile en ce qui concerne l'objet de son étude. Il affirme : *"Il faut avoir présent à l'esprit que Staline comprenait parfaitement le caractère criminel de ses actes : aussi évitait-il soigneusement de laisser des traces documentaires"* (p. 23). Admettons... De ce fait, Vaksberg tire deux conclusions, qu'il étend d'ailleurs non seulement à la période du règne de Staline, mais à toute l'histoire de l'Union soviétique. La première : *"On se servira davantage de raisonnements psychologiques que de sources écrites. Pour les criminologues, il n'y a là nulle incohérence : un ensemble d'indices est considéré comme une base de preuves aussi fiable qu'un document, facile à falsifier d'ailleurs"* (p. 23). La seconde, plus surprenante encore, la couronne admirablement : il faut attacher, écrit Vaksberg, beaucoup d'importance à la rumeur, car *« l'existence même des "rumeurs" incite à les prendre au sérieux. Elles n'apparaissent jamais sans raison, selon l'adage il n'y a pas de fumée sans feu. »*

Il ajoute : *"La rumeur comme phénomène social est propre aux sociétés fermées, car une société libre n'en a nul besoin"* (p. 24).

Vaksberg raconte l'assassinat — probable — en 1925, ordonné par Staline,

du commissaire à la Défense, Frounzé, après une opération inutile — même si Frounzé, que Vaksberg présente abusivement pour les besoins de sa cause comme en excellente santé, avait, comme tous les autres dirigeants de la guerre civile, l'estomac abîmé par un régime de vie et une alimentation exécration pendant quatre ans. Il explique : *"Existe-t-il une preuve absolue de la véracité de la version proposée ? Non, si l'on considère comme preuve uniquement un document écrit, signé et estampillé. Oui, si l'on prend pour base un très grand nombre de témoignages et le fait remarquable en soi que cette prétendue rumeur se maintient depuis quatre-vingts ans"* (p. 24).

Vraiment ? Vaksberg n'a donc jamais entendu parler de la fameuse "rumeur d'Orléans" imputant à des commerçants juifs d'une ville libre dans une société libre l'enlèvement de jeunes clientes pour les livrer aux marchands de chair fraîche ? Et l'on pourrait allonger la liste des "rumeurs" fantastiques qui se développent dans lesdites sociétés libres. La rumeur selon laquelle le gouvernement américain aurait lui-même organisé (ou laissé faire) l'attentat du 11 septembre 2001 est ainsi largement répandue. Elle ne prouve évidemment rien dans aucun sens... sinon la profonde défiance dans le gouvernement de Bush et de ses acolytes.

Pire encore : si les "rumeurs n'apparaissent jamais sans raison" et s'il n'y a pas de fumée sans feu, à quelle raison et à quel feu Vaksberg attribue-t-il la rumeur sur les crimes rituels attribués aux Juifs, qui se développe à partir du XII^e siècle en Europe et qui va déboucher sur des conséquences tragiques en Russie à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e ? C'est une rumeur de ce type, sur l'assassinat rituel prétendu d'un adolescent chrétien, qui provoque l'effroyable pogrome de Kichinev en 1903, puis le procès Beilis, accusé de meurtre rituel en 1913, et d'autres encore.

La question est d'autant moins rhétorique que, dans sa Bible antisémite, *Deux siècles ensemble*, le prix Nobel Soljenitsyne, évoquant la fameuse af-

faire Beilis, se montre très évasif sur la réalité ou non des prétendus meurtres rituels.

N'importe quoi...

Adossé à cette méthode, on peut écrire n'importe quoi, et Vaksberg ne s'en prive pas. Pour se débarrasser de toute entrave superflue, d'ailleurs, son ouvrage ne comporte aucune note, aucune référence, rien. Le lecteur est invité à faire confiance aveuglément à l'auteur de cette méthode historique propre aux journalistes pressés.

Il nous décrit une longue liste de morts déclarées suspectes (dont certaines le sont d'ailleurs très probablement, mais d'autres inventées), et qu'il déclare le plus souvent dues à un empoisonnement d'autant plus évident qu'il est indétectable ! Le chef du Guépéou, Menjinski, dont Vaksberg écrit pourtant qu'il "était gravement malade" (p. 37), meurt-il en 1934, il a été empoisonné pour laisser la place à son adjoint, Iagoda. Or, vu la maladie qui clouait son chef au lit, Iagoda était pourtant depuis plusieurs années le vrai dirigeant du Guépéou (rebaptisé NKVD en 1934). L'un des auteurs du massacre de la famille impériale, Iourkovski, est-il en 1937 brusquement emmené à l'hôpital, où il meurt : pas de doute, il a été mystérieusement empoisonné ! En 1937, le NKVD arrêtait chaque jour des fournées entières de dirigeants grands, moyens et petits du Parti communiste, déclarés trotskystes, agents de la Gestapo et du Mikado, saboteurs, etc. Pourquoi aurait-il dû se gêner avec Iourkovski et monter toute une opération pour le liquider en douceur ?

Ces inventions mènent Vaksberg à jouer avec la chronologie sans gêne excessive. Ainsi, le docteur Mairanovski, spécialiste des poisons — que Vaksberg appelle Docteur la Mort —, exilé au Daghestan, écrit au cours de l'été 1964 à Khrouchtchev pour lui rappeler, affirme Vaksberg, leur rencontre en 1947, lorsqu'ils préparaient l'empoisonnement de l'archevêque Romji. Erreur fatale, selon

Vaksberg : en décembre 1964, Mairanovski vient à Moscou, est hospitalisé et meurt bien entendu empoisonné. Or Khrouchtchev, limogé le 14 octobre 1964, n'avait plus aucun moyen de faire payer à Mairanovski un rappel historique douteux qu'il n'avait — s'il est bien réel — bien entendu pas ébruité.

Vaksberg se montre plus d'une fois imprudent avec la chronologie. Ainsi attribue-t-il l'attentat du 30 août 1918 contre Lénine à Lidia Konopleva et Grigori Semionov, dont il écrit : "*Les documents conservés prouvent qu'ils étaient tous les deux dénonciateurs et provocateurs à la solde de la Vétchéka*" (p. 21). Or ils appartenaient en août 1918 à l'un des groupes terroristes socialistes-révolutionnaires qui préparaient des attentats contre Lénine et Trotsky. La Tcheka les arrêta en octobre 1918 et les retourna une fois en prison. Mais octobre, c'est en général deux mois après août.

Pour donner une certaine validité à des hypothèses dénuées de preuves, Vaksberg peut écrire aujourd'hui l'inverse de ce qu'il écrivait quelques années plus tôt. Peut-être le dirigeant communiste bulgare Dimitrov est-il bien mort de façon suspecte dans l'hôpital de Barvikha, près de Moscou, en 1949. Mais Vaksberg écrit : "*On n'attendit pas l'autopsie pour communiquer la cause officielle du décès : une cirrhose du foie, alors que Dimitrov n'était pas un alcoolique*" (p. 141). Or, dans *L'Hôtel Lux*, Vaksberg faisait un portrait beaucoup moins élogieux du dirigeant bulgare et citait à l'appui de ses dires un témoignage du dirigeant de l'Internationale, Kuusinen, affirmant : "*Dimitrov ne s'intéressait qu'aux beuveries et aux jupons*" (p. 65). Alcoolique hier en cas de besoin et plus du tout lorsque le besoin change.

Parfois, on tombe même au niveau de journalisme people. Vaksberg évoque ainsi la mort de la fille du secrétaire général du Parti communiste bulgare, Lioudmila Jivkova, fort critique, dit-il, à l'égard du régime. Peut-être sa mort est-elle effectivement suspecte. Mais on lit avec une certaine stupeur les lignes suivantes : "*Plus tard, sa femme de cham-*

bre affirma que la turquoise de sa chevalière, dont Lioudmila ne se séparait jamais, avait blanchi peu de temps avant sa mort. Les propriétés de cette pierre sont légendaires : elle pâlit lorsque son propriétaire ingurgite du poison. Cette aptitude à prédire la mort par empoisonnement est décrite dans le poème d'Orphée Les Pierres. Selon certains témoignages (?), Lioudmila avait remarqué la pâleur croissante de sa chevalière, mais son fatalisme l'avait empêché de prendre des précautions" (p. 165). Une femme de chambre et Orphée réunis dans la preuve du meurtre... Quel juge prendrait cela au sérieux ?

De temps à autres, l'imagination aboutit à des résultats comiques. Ainsi, Vaksberg évoque-t-il avec le plus grand sérieux "l'impuissance dont souffraient les plus hauts dirigeants du parti" (p. 37), mais affirme ensuite que Beria "avait plusieurs centaines de maîtresses" (p. 80). Certes, l'exception confirme la règle, mais quand même !

Mais, parfois, les documents écrits existent, malheureusement pour l'auteur ! Ainsi, Vaksberg évoque, sans citer le moindre document, la création d'un laboratoire secret des poisons par Lénine en 1921, placé, affirme-t-il, sous le contrôle du Conseil des commissaires du peuple, sans aucune indication sur le responsable de ce laboratoire, dont Vaksberg ne nous évoque aucun usage avant de longues années (malgré le sous-titre du livre, *Le Laboratoire des poisons [De Lénine à Poutine]*). Si Lénine avait créé un tel laboratoire sous sa direction, pour-

quoi aurait-il dû solliciter Staline de lui procurer du poison à la fin d'une vie qu'incapable de parler et d'écrire, il ne pouvait apparemment plus supporter ?

Vaksberg évoque "un épisode relaté par Boukharine en 1932, lors de la rencontre avec les écrivains communistes chez Gorki (...). D'après Boukharine, Staline aurait raconté aux membres du Politburo que Lénine lui avait demandé du cyanure du cabinet spécial pour mettre fin à ses jours" (pp. 35-36). Hélas ! le compte rendu écrit de cet épisode auquel Vaksberg renvoie sans le citer (par l'écrivain Zelinski) n'évoque aucun "cabinet spécial" et ne prononce pas le mot "cyanure" (seulement le mot poison !). Vaksberg enrichit ainsi le document écrit de deux détails. Il ajoute : "Il est très probable que Staline ait eu recours à l'arsenal du cabinet spécial pour accélérer le dénouement." De plus, "des (?) historiens russes actuels pensent (sic !) que Piotr Pakaln, le chef des gardiens qui assuraient la sécurité de Lénine à Gorki (...), a pris part au meurtre. D'ailleurs, il connut bientôt le même sort" (p. 35). Bien entendu... Ils peuvent "penser" tout ce que la mode exige.

Ces lignes résument toute la méthode de l'auteur, qui permet d'avancer toutes les hypothèses sans avoir à leur apporter le plus petit début de preuve. Les portes sont dès lors grandes ouvertes devant l'imagination.

Jean-Jacques Marie

